

PS. XVIII
4894

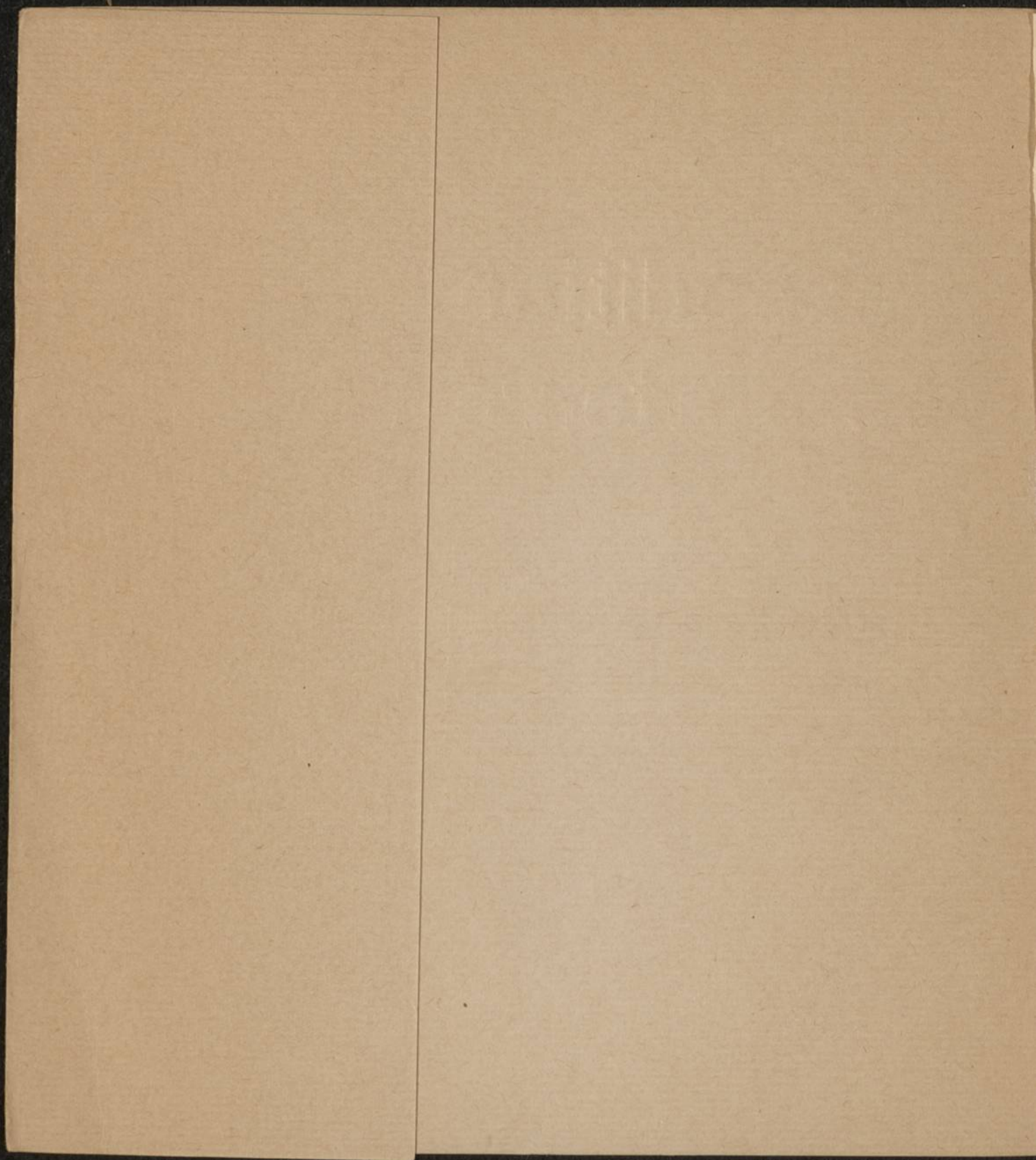
rené blieck

l'expédition vers la terre



poèmes édités par
le cercle d'art
de l'U L B, 49,
avenue demeure
b r u x e l l e s

MAISON INTERNATIONALE DE LA POÉSIE
147, Ch^e de Haecht
BRUXELLES - BELGIQUE

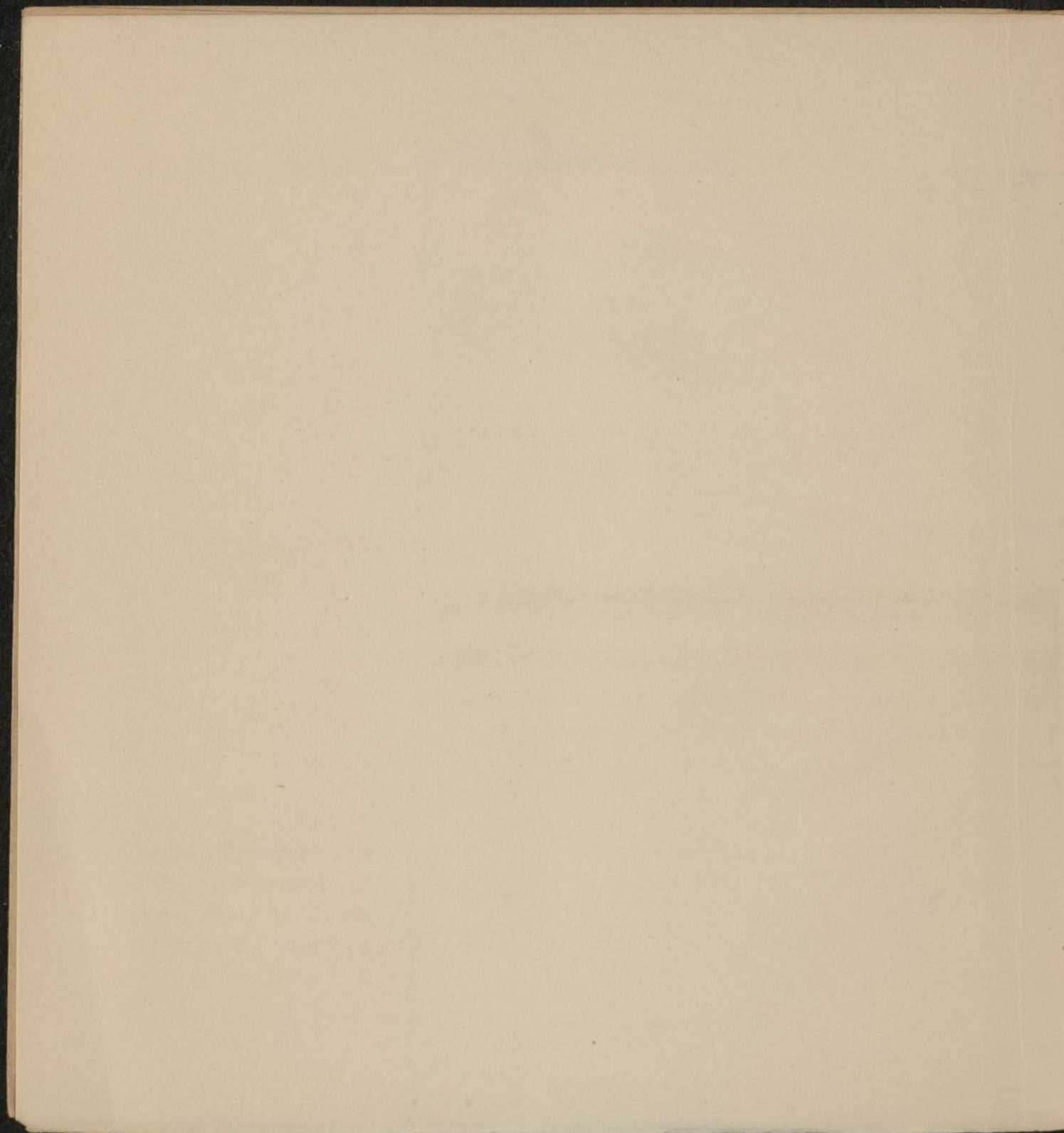


à Fernand Verhezen

amicalement

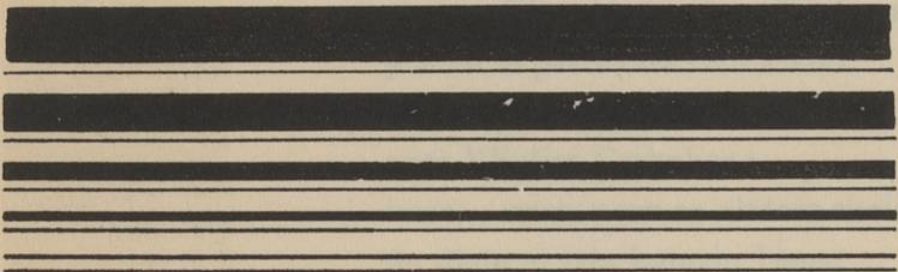
René Blueck

l'expédition
vers la terre



rené blicek

l'expédition vers la terre



poèmes édités par
le cercle d'art
de l'U L B, 49,
avenue demeure
b r u x e l l e s

rené blieck

Du même auteur ;

Poèmes pour Eliane.

Aux éditions de l'Avant Poste, 31, rue Bidaut. Verviers. 1931.

poèmes édités par
le cercle d'art
de l'U.L.B. AS,
avenue de
Luxembour

Rimbaud ! ils t'ont dit mort en bon fils de l'Eglise,
Car tu parlas d'amour et de terre promise ...

André SALMON. — Créances.

PRÉCAUTION

Contre ceux qui attirent
Tout à eux.

—

Il est bien entendu
que s'il m'arrive ici d'évoquer
comme Dieu, le grand souffle du monde, et qui est la Vie,
je n'en ai pas moins rien à voir,
dites-le vous bien,
avec l'Eglise Catholique
issue — mais pour en altérer simiesquement la pensée —
du divin et très humain Jésus,
non plus qu'avec nulle autre orthodoxie spirituelle
tueuse d'hommes et mère de refoulements multiples.

Bien sûr, il n'est pas bon de l'écrire.
On se parle d'abord et de tout premier.
André SALMON — Crennes.

PRÉCAUTION

Contre ceux qui attendent
Tout à eux.

Il est bien entendu
que s'il m'arrive ici d'écrire
comme Dieu, le grand souffle du monde, et qui est la Vie,
je n'en ai pas moins rien à vous
dire. Je vous prie
avec les Églises Catholiques
— mais pour un aspect éminemment la pensée —
du divin et très humain Jésus,
non plus qu'avec toute autre orthodoxe spirituelle
toute d'homme et même de retournements multiples.

On dit d'Aristote, qu'il fit descendre les Dieux
du ciel sur la terre...

à Raymond Posenaeer

On dit d'Aristote, qu'il fit descendre les Dieux
du ciel sur la terre ...

A Raymond Posenar

lavé sous l'eau naigense du soleil
 de juin où mille beautés meurent
 à nous parmi le vol berruans
 de ma folie, je vois au loin ton corps
 léger mouir de tant m'aimer, léger mouir
 moi qui vais lourd et souffre de souffrir
 seul en l'amour de toi qui m'aimes
 accordéons et vent, du lundi matin...
 seul sous le murmure abandonné des heures
 seul et le front perdu dans les lacs d'un rêve
 je marche oublié

lavé sous l'eau neigeuse du soleil
de juin où mille beautés meurent
à nous parmi le vol brumeux
de ma folie, je vois au loin ton corps
léger mourir de tant m'aimer,
moi qui vais lourd et souffre de souffrir...
seul en l'amour de toi qui m'aimes
inerte de me voir hagard, moi qui ne peux
plus te baigner du frais bonheur d'ici...
En moi mon vain reproche et la chaude douceur
de savoir notre amour sauvé malgré ces heures
où je nous ai si mal blessés ;
lui seul sauvé dans mon remords malade
songe à l'espoir qu'on doit garder.

planète

la planète molle où coule une clarté
d'eau de soleil baigneuse de vies
vole et vole parmi le noir du temps.

ma force légère fuit vers un bien plus seul
que l'ombre claire à travers qui mes pas se mêlent,
sombre bonheur de vaincre un sang de frères...

mais ici mon œil d'or dit ton pur amour,
la terre tiède et sa beauté nue,
ô joie du fleuve et des rives,
ô flot vers la mer.

marbre blessé

Oh ! Dieu, le pur bonheur que m'a versé ta joie
descend comme un parfum dans mon cœur immortel,
et de mon sang ravi je te fais un autel
d'où l'amour adorable et délicieux s'éploie.

Mais si tu veux qu'enfin toi seul vives en moi,
donne à ma faible force une voix enfin belle,
et des gestes si sûrs, que la fièvre chancelle
au fond des fous qui vont douloureux par le froid.

Car mieux que les élus sereins de ton royaume,
mes frères sont ceux qui cherchent en eux leur baume
et souffrent vers ta vie infantine et profonde.

Oh ! Dieu, de ton front pur descendent les colombes.
Voici l'heure où naît l'universel bonheur,
si chaque ange sauvait un damné dans son cœur.



Poème tout puissant qui tortures mes jours
terrestres, je t'adore, et mon sang brûle en toi.
Mes yeux déjà lointains que noie de ciel la foi,
sont morts pour la vallée aux mouvantes amours.

Au profond noir du corps où craquent les ancêtres,
monte et d'une aile immense appelle à moi l'humain,
et ma force glacée au guet-apens divin
se rassemble du vide, et s'acharne pour être.

— et mon regard ancien cherche encor sa lumière
hagarde en ces chemins tortueux, et par où
m'enfuir de cet enfer incohérent et fou, —

cependant que le flot de ta voix affranchie
m'enseigne la ferveur simple et la douce vie,
ange silencieux que vêt mon front de pierre.

bonheur simple et doux
d'écouter la pluie
délicate en nous,
d'écouter la pluie.

loin des mots, des bruits
vains la nuit se mouille
et la terre luit.

loin des mots, des bruits.

c'est vraiment la vie,
le noir et le vent
après les couchants
que rosait la pluie.

délicieuse revenue...
d'avoir été meurtrie et dure
ton âme, ta voix blessée
sera plus heureuse d'être heureuse.

le parjure de notre amour,
pour nous en sauver, je saurai me faire
meilleur et plus doux plus loin que les vies
et que toutes les lumières,

et notre dieu, ton grand œil vivant
aura ton sourire,
et ma joie, ta joie
éternelle, éternelle enfin.

Pourquoi mêler cet amour
mystique à nos chairs heureuses ?
Tu dors, et je dors en paix
sous le bain de nos caresses.

Si je suis ici, c'est chassé de moi,
c'est que tout mon bonheur est mon désir de toi,
c'est aussi que la mort serait moins obscure
que tous les corps du monde sans toi.

Au delà des fronts, et des années, peut-être,
rejoindrons nous le Dieu bien aimé,
dans sa pure fumée de lumière,
mais ici nous sommes, très bas, incertains,
un homme et une femme qui vivent sur terre.

Incantations

ô terre fraîche comme mousse humide,
 où poser la joue et enfouir les paumes,
 bonne comme ventre incliné de femme,

ô creux de vie,
 ô lèvres sensuelles imprégnées de lignes.

Amour sourd et beau,
 ô seul amour mystique et impalpable
 en la profonde fidélité charnelle.

*
 * *

Terre profonde et pure,
 sombre et fort organe de la chair,
 source lointaine à l'orée du ciel,
 caverne tiède où couvent les naissances,
 goutte de lait perdue, immense et seule,
 — au loin les chers soleils aux mûres moisissures,
 ô terre lente et douce
 où plonger mes bras nus.

« Qu'est son amitié sinon une amour rêvée ? »

*Abel BONNARD, parlant d'une amitié
entre homme et femme.*

9

O beaux grands yeux brillants dans ton beau grand visage,
grande plante avivée d'éclat spirituel,
pensée vivante à travers l'éclair sombre d'âmes.

Face qui sais pâlir d'une perte de vie,
ô toi qui sais souffrir d'avoir vécu meurtrie
et dont la torsion sombre au bain de caresses
musical et profond d'une pluie lente et grave.

Chair défaite et changeante et que ta grandeur ronge,
bouche humaine où ton rire inquiet s'éclaire, ô pulpe
où mon baiser mourrait d'un naufrage incertain.

O rêves anciens qui passez comme voiles
et fuirez sous le vent, souffle égal de l'été,
en juillet, quand les feuilles montrent leur dos chanteur.

Et peut-être il n'est rien sous les traits passionnés
de ta face qui joue un jeu sauvage et vide,
rien qu'un peu de souffrance et de spleen qu'on délaisse,
en ton âme qui a besoin qu'on vienne et l'aide,
ou la sympathie née d'un regard extérieur,
poète qui lis trop et n'es plus que poète.

En toi je puis rêver comme en un port lunaire,
et me fondre, et peut-être es-tu seule la mort,
devant l'enfant qui sache adorer et sourire,
restée après l'air fluide où tu fuirais légère,
après l'instant limpide où tu aurais passé.

Si le soir est si lourd, et
l'air exquis du ciel moins beau
par la nuit des morts venues
blémir sans bruit des fronts chers,

l'hiver d'argent délicat
se teinte au fil des nuées
et la lune se meut lente
sur les rameaux noirs et durs.

Notre amoureuse amitié
c'est la fraîche fourrure où
réfugier ton beau mal pour
ceux que tu aimes si bien.

Ma petite, ma toute petite
si tu es près de moi, qu'importe
le vide des jours et l'ennui de soi.

Je puis être mauvais comme d'autres hommes,
et vide, et nul,
mais ton don me rend
plus pur, et pur de te voir heureuse.

Si nous étions seuls — avec toi, sans cesse,
en notre belle île où il y a des fleurs,
si nous étions seuls et pleins d'oubli,
la vie ferait son œuvre avec nous pour hommes.

C'est cet amour qui fait qu'on n'est plus poète en vers,
c'est cet amour heureux de tous les jours.

— C'est aussi ce poème qui fait qu'on vit mal
et qu'on veille tous les soirs pour qu'un miracle arrive
encore après les plus grands ;
C'est tout cela qui fait qu'on est un homme.

On voudrait s'étendre et bien dessiner la ligne qu'on rêve,
être réaliste avec minuscules :
malcontent, plein de traditions,
ou poursuit les manies qui n'ont plus rien à voir,
alors que tout serait si simple si l'on savait se coucher de bonne heure
après toute la beauté qui s'est écoulée du jour,
mais il faut attendre encore...

Mais on finit par organiser cette attente
et par la trouver grande et noble,
et le lendemain on ne fiche rien,
puis comme tout continue
on s'en tirera comme on pourra.

L'action délicate a la nostalgie des antennes lentes et mystiques,
et l'on va quand même plus loin que l'île enchantée
parce qu'on est un homme après tout.

Et le voyage le long des minuits qui tournoient
se poursuit plein de tendresse, et de rancune
contre soi et les sottises qu'on fait,
dans les rues et les cafés avec l'espoir de rencontrer
un grand ami ou la révolution,
bien que Bouddha ait dit : « C'est perdre son bien
que d'errer la nuit par la ville »,
et que nous soyons d'accord là dessus,
et d'ailleurs parfaitement apaisés par l'amour des fins d'après-midi,
où baignés d'heureuse sueur on s'endort dans le lit
quand le soir doucement entre à travers le store,
et que deviennent des flammes les fleurs qu'on avait apportées.

On est heureux autant que ce mot le dit, mais les soirs où l'on ne sort pas
il y a les livres qu'on lit très tard au lieu de dormir,
et puis il y a toujours ce poème qu'on voudrait faire
et qui serait le dernier - exactement comme on souhaite les étreintes -
et le plus beau.

Et jamais lassé, et chaque fois apaisé,
on continue à se perdre le long des rues ou des lignes,
tout comme renaît la sensualité après les gouffres les plus noyés,
parce que c'est le même amour de serrer contre soi, d' «aimer à deux
bras » et d'apprendre à gorge tranchée,
tant qu'il y a de la vie à tuer en nous,
parce que c'est le même amour de vivre qui va
comme un cœur tant qu'il est là,
en haut puis en bas.

peinture.

Ma femme en toi j'ai mis toute la beauté.
L'étreinte est comme un jour qui se lève et vit et meurt,
il y a la fraîcheur d'aube du premier beau vêtement
qu'on aime de voir et qu'on enlève,
et l'on est presque déçu d'être déjà bientôt nus,
comme quand il est dix heures le matin et qu'on regrette
l'air plus léger moins éclatant d'avant
et puis le jour se déroule comme une grande flamme qu'on nourrit
et se termine dans son spasme de soleil et sa paix,
et dès que le soir est sur nous comme une caresse étonnée
sur un sein couvert de sueur déjà moins brûlante
ou sur un coin de hanche resté frais,
il est si naturel en nous, si vite
qu'on attend déjà l'aube comme si elle était la première
à voir et pleine de l'espérance la plus pure en son éternité ;

et depuis des millions d'années
les infusoires et les autres bêtes
et l'oiseau très petit qui chante quand la nuit avant le jour devient froide,
attendent après chaque jour qu'il y ait encore un autre jour après,
et c'est bien la chose la plus importante et la plus sacrée
qu'on soit encore là le lendemain matin pour voir le jour
et le soleil qu'il y a dans l'air.

C'est plus beau qu'une marche où même s'il pleut et s'il fait triste
on voit les heures comme des choses qu'on touche

et qui ont leur histoire ;

il y a cela, c'en est plus dur et grand : qu'il faut soigner par la faim

et les fruits et le sang son corps,

pour que touche au plus loin des siècles et des jours

et des nuits qui sont longues,

cette chose divine qui est en nous — dont on ne parle pas.

1931—1933

Il à été tiré de cet ouvrage, sur les presses
de H. Dumont à Bruxelles, 200 exemplaires
sur papier Featherweight, dont 4 exemplaires,
numérotés de I à IV, avec couverture originale
de E. Verlaeckt, et 196 exemplaires numérotés
de 1 à 196, constituant l'édition ordinaire.

Bruxelles, mars 1934.

N° 105

